

Le mort saisit le vif

Autor(en): **E.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fait de cet homme, jadis robuste, un valétudinaire incapable de retourner à son poste au Congo. Il termina en s'offrant à lui succéder dans l'emploi de directeur de la factorerie, puisqu'il connaissait le pays.

Mais, trois semaines plus tard, Garriguette reçut, à l'heure du dîner, la visite plutôt inattendue de Casimir Pilochois.

— Comment ! Vous ici ! s'écria-t-il en le voyant rose et jovial.

— Eh oui ! répondit gaiement Pilochois, et, Dieu merci, ça ne va pas trop mal... La meilleure preuve, Garriguette, c'est que nous allons dîner ensemble !...

Ils s'en furent dans un restaurant fameux du boulevard, où Pilochois commanda un repas plantureux, arrosé de vins des meilleurs crus.

Ils y firent honneur, et non seulement à celui-là, mais encore à une dizaine d'autres, les jours suivants, car c'était un excellent homme, Casimir Pilochois, qui aimait à dépenser sans compter. Garriguette, à le voir ainsi jouer de la fourchette et lamper force rouge-bords, comme s'il n'avait jamais eu la moindre crise, écarquillait de grands yeux. A la fin, il n'y tint plus, et manifesta son étonnement.

— Voilà tout mon secret, répondit Pilochois en tirant de sa poche un flacon.

Et, le tendant à Garriguette, interloqué, il ajouta dans un sourire :

— C'est le fameux Elixir du docteur Lapépy. Grâce à lui, mon ami, je puis maintenant boire autant que je veux et manger à ma guise, sans souci de la goutte, de la gravelle et de l'artériosclérose. C'est à Bordeaux qu'un médecin éminent m'a indiqué ce merveilleux produit, qui m'a remis complètement sur pied et me permettra, j'en suis sûr, de vivre jusqu'à cent ans !...

C'est ainsi que Garriguette vit s'évanouir le rêve qu'il avait fait de supplanter Casimir Pilochois, son chef ; il en contracta la jaunisse, et, comme il ne voulait pas se soigner, il fut — si j'ose m'exprimer aussi vulgairement — nettoyé en cinq sec... D. C.

LE CENTENAIRE DE VICTORIEN SARDOU

 N vient de fêter officiellement le centenaire de Victorien Sardou. Et M. Georges Monly apporte à ce centenaire l'hommage des Lettres en publiant une vie de l'auteur de *La Tosca*.

Sardou, qui, d'humbles débuts, s'était élevé à une carrière brillante, avait été protégé, plus d'une fois, par son étoile.

Quand il avait dix ans et demi, et comme il se montrait un excellent écolier, son père, pour le récompenser, lui promit de l'emmener à Versailles, par le chemin de fer, et de lui faire visiter le château. L'excursion fut fixée au dimanche 8 mai 1842. Le jour venu, il faisait un temps radieux, et l'on était prêt à partir, quand le petit Victorien fut pris d'un violent mal de tête. Malgré l'impatience de son père, il lui était impossible de quitter la maison.

On attendit. Au bout de deux heures, le malaise passa, et la famille Sardou prend le chemin de Versailles. Mais, en arrivant à la gare, elle apprend un terrible accident : le train précédent, celui que les Sardou auraient pris, sans la migraine de Victorien, a déraillé à Bellevue. Il y a trente-deux morts, dont l'amiral Dumont d'Urville... Quand Victorien Sardou alla à Versailles, quelques jours plus tard, ce fut par la patache qui partait du Cours-la-Reine.

La chance servit aussi Sardou quand il se présenta à l'Académie française, en 1877. Ses adversaires étaient Leconte de Lisle, jeune encore et rival peu dangereux, et le duc d'Audiffret-Pasquier, très soutenu par Broglie et la droite de l'Académie.

Une seule influence pouvait balancer, chez les Quarante, celle de Broglie : c'était celle de Thiers, son adversaire politique. Sardou l'obtint, par l'entremise de Legouvé. Le 7 juin, Sardou fut élu au troisième tour, par dix-neuf voix contre dix-sept à d'Audiffret-Pasquier et une à Leconte de Lisle.

Peu de jours après, Thiers était mort.

SOIR DE GRIPPE

*Tu es là ? Oui ?... Ne t'en va pas ;
Reste ici ; là ; sur cette chaise ;
Ce n'est peut-être qu'un malaise...
Mais reste ici ; ne t'en va pas.*

*Baisse encore un peu mon emplâtre...
Comme ceci... je t'idolâtre !...
Et mets la cruche sous mes reins ;
Merci ; c'est mieux ; oui, je suis bien...*

*Mon cœur est lourd... et ma vessie...
Soulage-moi, je t'en supplie...
J'aime le geste de ton bras
Glissant sous moi le vase plat...*

*Il pleut, il pleut dans ma souffrance
Tout comme il pleut dans la faïence...
Aurais-je, amour, mouillé ta main ?
Ce sont mes larmes... ce n'est rien...*

*J'ai fini ; merci ; ça va mieux ;
Ne jette rien, bijou, tu veux,
Pour que le docteur examine
Attentivement mon urine...*

*Amour... amour... l'intimité,
D'heure en heure, va nous gagner :
Je suis libéré, mon doux cœur,
Déjà de toute ma pudeur...*

*Tu dis ?... Que je viens de parler ?
C'est la fièvre ; j'ai déliré...
Je ne sais plus ; oh ! j'ai si mal...
Peut-être était-ce intestinal ?*

*Baisse encore un peu mon emplâtre ;
Bien sûr, je n'ai rien du bellâtre,
Emmaillotté comme un poupon,
Avec ce bandeau sur mon front*

*D'où dégoutte l'eau vinaigrée
Qui doit activer ma sueur...
Entre mes deux draps blancs, voici
Déjà le joyeux clapotis*

*Des transpirations abondantes...
C'est bien... c'est bon... c'est la détente...
Baisse encore un peu mon emplâtre :
Mon sein, déjà, sent le roussâtre...*

*Le thermomètre ? Oh ! mon amour...
C'est vrai ? Tu crois ? Trois fois par jour ?
Je suis gagné par la folie...
Mais, tu me gâtes, ma chérie !* P. S.

Un mot d'enfant. — Mademoiselle Ginette, escorté de son papa et de sa maman, fait la tournée des visites annuelles aux membres de la famille. On arrive chez Tonton Hector, le vieil oncle à héritage, et qu'il faut ménager.

— Eh bien, mademoiselle ma nièce, demande-t-il après les compliments d'usage, es-tu contente de tes étrennes ?

— Enchantée, répond Ginette d'un ton d'ailleurs peu sincère. Seulement je n'ai encore reçu que des étrennes utiles.

— Et alors, tu te plains, mon enfant ?

— Non, cher Tonton. Seulement, je voudrais bien que quelqu'un ait l'idée de me donner des étrennes inutiles !

— Saprستي, ma pauvre Ginette, je n'ai vraiment pas de chance, s'écrie Tonton désolé. Moi qui avais cru te faire plaisir en t'achetant un joli parapluie !

— Bravo, Tonton ! répond la charmante enfant. Justement, je les perds tous !

LE MORT SAISIT LE VIF

 L est bien vrai qu'il y a des gens qu'il faut qu'on tue. Pour ma part j'en connais au moins un de qui l'astuce n'a pas hésité à se faire macabre, joyeusement macabre d'ailleurs, pour atteindre à ses fins. Mais je vous narre scrupuleusement l'histoire, elle en vaut la peine.

Pendant sa vie, Claude Gervais avait obligé bon nombre de ses amis. Le malheureux était-il fondé de ce fait à compter sur un peu de grati-

tude ?... Peut-être. et voilà qui prouve qu'il ne connaissait ni la vie, ni le cœur de ses semblables. Depuis... depuis sa mort, il sait à quoi s'en tenir et il a du moins acquis le droit de refuser tout prêt d'argent, tout service à un ami quel qu'il soit...

Ce matin-là, une annonce comme nous avons accoutumé, hélas ! d'en lire tous les jours dans notre journal, faisait part aux parents et amis de Claude Gervais que ce dernier avait quitté cette vallée de larmes et que ses obsèques auraient lieu le lendemain à onze heures...

Or, le lendemain, cinq amis seulement de Claude Gervais, cinq en tout et pour tout, se rendaient au Père-Lachaise pour rendre à sa dépouille funèbre les derniers devoirs... Tout en causant, tout en faisant l'apologie du défunt, ils attendirent un long temps devant la vieille nécropole parisienne... Voyant l'heure avancer, ils commencèrent à se demander quel drame de la circulation avait bien pu retarder ainsi l'arrivée du cortège funèbre au champ de repos... Un quart d'heure encore passa.

— Décidément, disait l'un, même dans la mort il nous aura fait attendre !

— De fait, c'était chez lui une déplorable habitude, il était incapable d'être exact à un rendez-vous...

— Et il ne s'excusait même pas... Tel le Grand Roi, il avait le chic pour se faire attendre.

— Oui, mais c'était un si brave type... on lui pardonnait tout...

Maintenant, il était midi moins cinq, que faire ? l'un des amis proposa de se dévouer pour aller s'enquérir des raisons du retard ; à son profond étonnement le concierge du Père-Lachaise lui répondit qu'aucun convoi n'était annoncé... Il n'y avait plus qu'à téléphoner à Mme Claude Gervais. Ce qu'il fit.

— Mon mari est parti, répondit cette dernière. Et ce fut tout...

Certes, cette réponse était étrange, l'euphémisme curieux, mais ne fallait-il pas mettre sur le compte de la douleur, — et quelle douleur ! — un pareil laconisme ?...

Toujours est-il que si Claude Gervais était parti, sa dépouille n'était pas arrivée. Et il y avait là quelque chose d'effarant.

— Un accident, s'entendait à répéter l'un des amis. Je vous dis qu'il aura été victime d'un accident...

— Le dernier, répliquait un autre... il ne s'en portera d'ailleurs pas plus mal...

Oui, mais quelle décision prendre en l'occurrence ? Attendre encore ? C'est le parti qu'adoptèrent les amis du défunt. Ils avaient trop attendu pour ne pas patienter un petit quart d'heure encore. Tout à coup ils virent venir à eux le fils du défunt. Ce dernier non seulement n'était pas en deuil, mais encore il avait le sourire. Il s'avancait les mains tendues.

— Vous attendez mon père, n'est-ce pas, ou du moins sa dépouille ?... Eh bien, suivez-moi, car c'est mon père qui vous attend, ce en face...

En face, c'était comme en face de tous les cimetières, un café, et là, bien vivant, Claude Gervais riait à gorge et ventre déployés devant une tournée d'apéritifs...

— Vous avez eu chaud, hein, les amis !... Et je vous ai fait attendre ?... Peu importe, c'est moi qui régale...

Le plus amusant, c'est que ce sacré Claude exigea d'entendre sa propre oraison funèbre de la bouche même de celui qui l'avait rédigée. Il applaudit aux passages particulièrement bien sentis, puis :

— Voilà qui est assez rare... Moi du moins je me serai vraiment vu mourir... Sais-tu qu'il est tapé ton papier, conserve-le précieusement... il resservira... Malheureusement je ne puis te répondre qu'en vers... en vers de douze pieds... aussi sera-ce pour une autre fois !...

Les amis de Claude n'en pouvaient revenir, ils n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Nous expliqueras-tu, joyeux fumiste, exigea l'un d'eux ce que signifie cette plaisanterie.

car enfin nous l'avons lue l'annonce de ton décès?...

Claude Gervais triomphait.

— Enfants!... enfants que vous êtes!... Bien sûr, vous l'avez lue l'annonce de mon décès... Et vous n'avez donc pas compris... non... rien?... Mais j'ai eu du génie, mes amis, voilà tout! Pour la première fois de ma vie, j'ai eu du génie en me faisant passer pour mort... Désormais, je frapperai à coup sûr, on ne l'aura plus ce vieux Claude! Je connais maintenant mes faux amis, ceux qui ne sont pas venus à mon enterrement!...

E. M.



A côté du bonheur.

Ayant ainsi conclu et mis le point final aux sombres pensées qui avaient fait son tourment pendant des mois, elle se leva et descendit faire le déjeuner. Dans la nuit glacée, le village s'éveillait. On entendait dans la rue le pas lourd des vachers chaussés de socques, et le piétinement du bétail allant à la fontaine.

Une bête, parfois, glissait sur le chemin gelé, le vacher jurait, criait, puis une à une, sans hâte, les vaches rentraient dans l'étable tiède. Le char du laitier passait, emmenant à Lausanne ses boîtes pleines, puis le silence revenait dans la rue, tandis que dans les cuisines, les ménagères allumaient le feu.

— Tu t'es levée trop matin, Juliette, dit Mme Destral de sa voix dolente, lorsqu'à son tour elle descendit, le dimanche, tu pourrais bien rester au lit jusqu'à six heures.

— Mais, ma pauvre maman, on a encore plus d'ouvrage le dimanche matin que les autres matins; d'ailleurs, le dimanche n'est jamais trop long.

— Qu'as-tu? tu as l'air toute gaie.

Juliette se mit à rire.

— C'est peut-être parce que Lucien Givray m'a demandée en mariage.

Mme Destral, qui mettait la table, s'arrêta net, toute saisie.

— Mon té, j'aurais bien dû m'y attendre, mais ça me fait un effet... tu lui as dit oui?

— Naturellement!

Mme Destral soupira.

— Oh! maman, te voilà encore pas contente! moi qui croyais te faire plaisir.

— Ça me fait plaisir, j'ai toujours désiré que tu te maries jeune... Lucien est un gentil garçon, mais j'avais pensé autre chose.

— Qu'est-ce que j'entends? dit M. Destral qui entra, te voilà fiancée à Lucien Givray?... Ma foi, je suis content, j'avais peur de te voir venir vieille fille, et puis, ma foi, ce garçon est un beau parti, il n'y a pas des Lucien Givray pour toutes celles qui en veulent... me voilà tout rajeuni, toi aussi, maman?

— Oui, oui, dit Mme Destral.

— Alors, comme ça, vous avez fait un accord par devant les vaches? Elles ne valent rien comme témoins, tu sais.

— Justement, comme on n'a pas encore besoin de témoins, on a décidé, ou plutôt, j'ai décidé, qu'on ne veut rien dire pour le moment, on ne sait jamais... autant être prudents.

— Drôle d'idée... et puis, si tu crois cacher ça?... les gens savent déjà que tu fréquentes.

— Eh bien tant pis, je ne veux pas me fiancer pour le moment.

— En tous cas, on veut faire une noce à tout casser... mon fils m'a brûlé la politesse, je veux pour ma fille une noce, quelque chose d'extra.

— Mon pauvre Victor, dit Mme Destral, que tu as pourtant peu d'escient. Alors, je pense que tu ne vivras pas avec ta belle-mère; puisque c'est comme ça que terrible femme.

— Oh! bien entendu.

— Alors, comment voulez-vous vous arranger?

— La mère de Lucien ira vivre avec son fils aîné qui est donc son fermier... Elle a toujours regretté d'avoir quitté sa maison et son domaine, elle sera bien contente d'y rentrer.

— Et l'autre belle-fille?

— Henriette? Oh! celle-là est une femme à s'arranger de tout.

C'était, ce matin-là, au tour de Mme Destral d'aller au sermon, et Juliette resta pour faire le dîner. Elle allait et venait gaîment dans la cuisine, elle chantonait en écumant le pot-au-feu, lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, dit-elle, croyant voir une voisine.

Mais ce fut Samuel Fayot qui entra.

— Samuel! fit-elle étonnée, un peu de contrariété dans la voix.

Il s'arrêta net près de la porte et regarda la jeune fille.

— Je vois, dit-il, que je te dérange.

— Quelle idée!... entre dans la chambre, je suis bien contente de te voir.

— Non, je ne veux pas entrer, je peux bien te dire ici ce que j'ai à te dire, et je ne serai pas long...

— Je t'aime toujours la même chose, Juliette, alors je viens te demander si peut-être...

Il s'arrêta de nouveau. Ils étaient en face l'un de l'autre, debout tous deux, lui en pleine lumière, ses larges yeux bleus reflétant une étrange émotion. Il attendait un moment. Elle ne parlait pas, la gorge serrée.

— Mon pauvre Samuel, dit-elle enfin.

— Oh! alors, c'est non?

— Samuel, tu ne sais pas quelle peine ça me fait... je me suis fiancée hier soir.

— Oh! fit-il encore. Alors, adieu, Juliette... j'espère, oui, j'espère que tu seras heureuse.

Il était déjà dehors. Elle le suivit sur le seuil. Elle eût voulu le rappeler, lui dire... lui dire quoi?... Elle ne savait pas. Il descendit la rue, la tête haute comme d'habitude, la démarche assurée, et avec cet air de force tranquille qui était le sien.

De sa fenêtre, une voisine curieuse le regardait, puis regardait la jeune fille.

Juliette rentra, et, saisie d'une inexplicable tristesse, se mit à pleurer.

XIV

Décembre avait passé, puis janvier. L'événement capital de la vie des Clairmontois en ce commencement d'année, fut le mariage de Maurice Destral. Il épousait une jolie héritière, un parti beaucoup plus reluisant que la pauvre Juliette, qui, du reste, entendit sonner les cloches avec une sérénité mitigée d'un peu de mélancolie. Comme tout cela était étrange!... Lucien était à noce. Avec embarras, il avait expliqué à sa fiancée qu'il n'avait pu refuser l'invitation de son cousin, à quoi Juliette avait répondu qu'elle ne comprenait pas pourquoi il la refuserait... Ce qui était passé était passé, c'était comme, si cela n'eût pas été... Mais, en disant cela, elle sentait bien que son ancien fiancé jamais ne lui serait tout à fait indifférent, et que, lorsque près d'elle, on dirait « Maurice », ce ne serait pas comme si l'on disait « Jules », ou « Frédéric »... Juliette, d'ailleurs, ne s'attardait guère sur l'irréparable, et ne se confondait pas en regrets. De Maurice, elle passait très vite à Lucien, et du passé à l'avenir. Lucien, un de ces jours, allait parler à un entrepreneur pour les réparations les plus urgentes, et ils ne tarderaient pas trop à se marier. M. et Mme Destral diminueraient leur train de campagne, se contenteraient d'un jardin et de quelques lopins de terre, de ce côté-là, non plus elle n'avait aucune inquiétude.

Lucien vint le lendemain après-midi déjà tandis qu'elle ne l'attendait que le soir. Il était porteur d'une mauvaise nouvelle. Suzanne avait pris froid à la noce, elle avait quelque chose comme la grippe, elle réclamait avec insistance les soins de sa future belle-sœur.

— C'est que, dit Mme Destral appelée en consultation, ça n'a pas tant bonne façon, sur-

tout que tu n'es pas fiancée officiellement.

Lucien se mit à rire.

— C'est tout comme, dit-il, les gens savent bien à quoi s'en tenir.

— Alors, votre maman serait d'accord pour que Juliette aille?

— Pensez!... elle serait bien contente, il faut faire des cataplasmes, des tisanes, des drogues...

— Mais, maman, dit Juliette, je ne vois pas pourquoi tu fais des histoires, c'est bien sûr qu'il me faut aller.

— Oui, bien sûr, on ne peut pas refuser ça à cette pauvre petite.

(A suivre).

Louise Musy.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Le but poursuivi par cette publication est de faciliter et de rendre agréable l'étude complémentaire des langues allemande et française. — Demandez un numéro spécimen à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Bourg-Ciné-Sonore. — Le Parfum de la Dame en Noir, qui passe au Bourg, relate les aventures extraordinaires du sympathique reporter Joseph Routabille, créé par le célèbre romancier Gaston Leroux. On retrouve dans ce film les excellents interprètes du « Mystère de la Chambre Jaune »: Hugette ex Duflos, Roland Toutain, Léon Belières, Marcel Vibert, Kissa Kouprine. Le réalisateur Marcel L'Herbier, un artiste né, crée dans la beauté: beauté des extérieurs qu'il choisit, des intérieurs qu'il compose. « Le Parfum de la Dame en Noir » est un parfum d'aventure, un parfum de mystère, un troublant mélange d'angoisse, de tendresse et de bonne humeur. Dimanche, matinées à 14 h. et 16 h. 15.

GRAINES

potagères,
fourragères,
et de fleurs
de 1^{er} choix

Adressez-vous à
Michel GLOOR
Grainier
Av. Beaulieu 5, Lausanne
(Vers la place Chauderon)

Achetez
—votre Trousseau

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine
Près de l'Hôtel de Ville

LAUSANNE
A. Lévy

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. **LAUSANNE**